

Master de philosophie, Phénoménologie - Philosophie et psychologie, 2021



P H I L O S O P H I E

Cours 9 - 12 mars 2021

La phénoménologie entre anthropologie, psychologie et philosophie

PASCAL NOUVEL

La construction sociale de la notion de genre (suite)

1) La question de l'androgynie en philosophie et sa place dans le débat sur la construction du concept de genre

2) Les textes fondateurs de la discussion sur le genre : Judith Butler, Gayle Rubin

3) Réponse de Pierre Bourdieu

4) Examen du débat à la lumière de l'analyse historique : paradigme sémiotique vs paradigme phénoménologique

5) Actualité de la question : la construction biologique du social (Dominique Lestel) vs la construction sociale du biologique (Sébastien Lemerle)

6) Domaine dans lequel la construction sociale ne peut pas être contestée : l'informatique et tout ce qui en découle, notamment les **réseaux sociaux**.

Androgynie et dimorphisme sexuel

Ce qui définit le mâle et la femelle c'est la production de gamètes : les mâles sont ceux qui produisent des gamètes mâles (spermatozoïdes), les femelles, celles qui produisent des gamètes femelles (ovules ou ovocytes).

Mais, dans certaines espèces, un même individu peut produire les deux types de gamètes : c'est le cas chez de nombreuses espèces de plantes et aussi chez quelques espèces animales (escargot, par exemple).

On a alors une espèce « androgyne » (andro : homme ; gyne : femme) : composée d'individus capables de produire les deux types de gamètes (et qui peuvent ou non, selon les cas, s'auto-féconder).

L'androgynie dans la philosophie

L'androgynie est une figure philosophique depuis Platon (peut-être pas tout à fait un concept dans la mesure où c'est dans un mythe qu'il fait son apparition).

Dans *Le Banquet*, dialogue de Platon consacré à l'amour, les convives sont invités tour à tour à présenter leur conception de l'amour.

Vient le tour d'**Aristophane** qui présente le mythe de l'androgynie...

Aristophane (dans Le banquet)

« Qu'était la nature humaine, et que lui est-il arrivé ? Notre nature était autrefois différente : il y avait trois catégories d'êtres humains, le mâle, la femelle, et l'androgyné. De plus, la forme humaine était celle d'une sphère avec quatre mains, quatre jambes et deux visages, une tête unique et quatre oreilles, deux sexes, etc. Les humains se déplaçaient en avant ou en arrière, et, pour courir, ils faisaient des révolutions sur leurs huit membres. Le mâle était un enfant du soleil, la femelle de la terre, et l'androgyné de la lune. Leur force et leur orgueil étaient immenses et ils s'en prirent aux dieux. Zeus trouva un moyen de les affaiblir sans les tuer, ne voulant pas anéantir la race comme il avait pu le faire avec les Titans : il les coupa en deux. Il demanda ensuite à Apollon de retourner leur visage et de coudre le ventre et le nombril du côté de la coupure. »

« Et depuis lors, conclut Platon, chacun est condamné à rechercher sa moitié égarée ».

Androgyne

Dans le mythe de l'androgyne, on a donc affaire à un trimorphisme sexuel, puisque selon Aristophane, avant que Zeus ne décide d'intervenir, il existait trois types d'humains.

Mais ce qu'on peut retenir, c'est que dans ce mythe, il existe des androgynes qui auraient été capables de reproduire l'espèce. Donc que la sexualité aurait parfaitement pu exister sans dimorphisme sexuel.

Une sexualité sans dimorphisme sexuel existe dans la nature

Il faut donc distinguer les espèces qui se reproduisent sans sexualité (par exemple les bactéries - lesquelles peuvent tout de même échanger du matériel génétique) des espèces avec sexualité mais composés d'individus androgynes ou hermaphrodites, c'est-à-dire produisant tous les deux types de gamètes.

Le dimorphisme comportemental

Si on prend le terme « dimorphisme » au sens du « dimorphisme comportemental », alors on doit tenir compte de certains événements décisifs qui sont fortement liés, non pas à l'espèce humaine, mais au groupe des mammifères auquel, en tant que sous-groupe des primates, l'espèce humaine est rattachée.

En particulier, on doit tenir compte de ce qui est inscrit dans la dénomination même du mammifère, c'est-à-dire le fait qu'il est un porteur de mamelles, plus développées chez les femelles.

Porteur de mamelles, qu'est-ce que cela signifie ?

Dimension vitale de l'attachement chez les mammifères

Cela signifie, bien sûr « qui allaite ». Mais pourquoi les mammifères allaitent-ils leurs petits (ce qui n'est pas le cas des autres espèces) ? Parce que les mammifères ont porté leur progéniture, pendant tout un temps, au sein de leur propre organisme.

En d'autres termes, la progéniture des mammifères naît « inachevée », si on peut dire, et l'achèvement de la descendance a lieu, en particulier, par l'allaitement. Ce qui implique qu'un attachement entre les individus prenne une dimension vitale.

Chez l'homme, cet inachèvement se prolonge d'une « éducation » qui dure dix, quinze, vingt ans...

Conséquences au point de vue de la « morphologie comportementale »

Pourquoi est-ce important sur le plan de la « morphologie comportementale » ?

Parce que cette situation, d'un point de vue évolutif, ne concerne pas seulement l'enfant qui vient à la vie, mais aussi ceux qui vont s'en occuper.

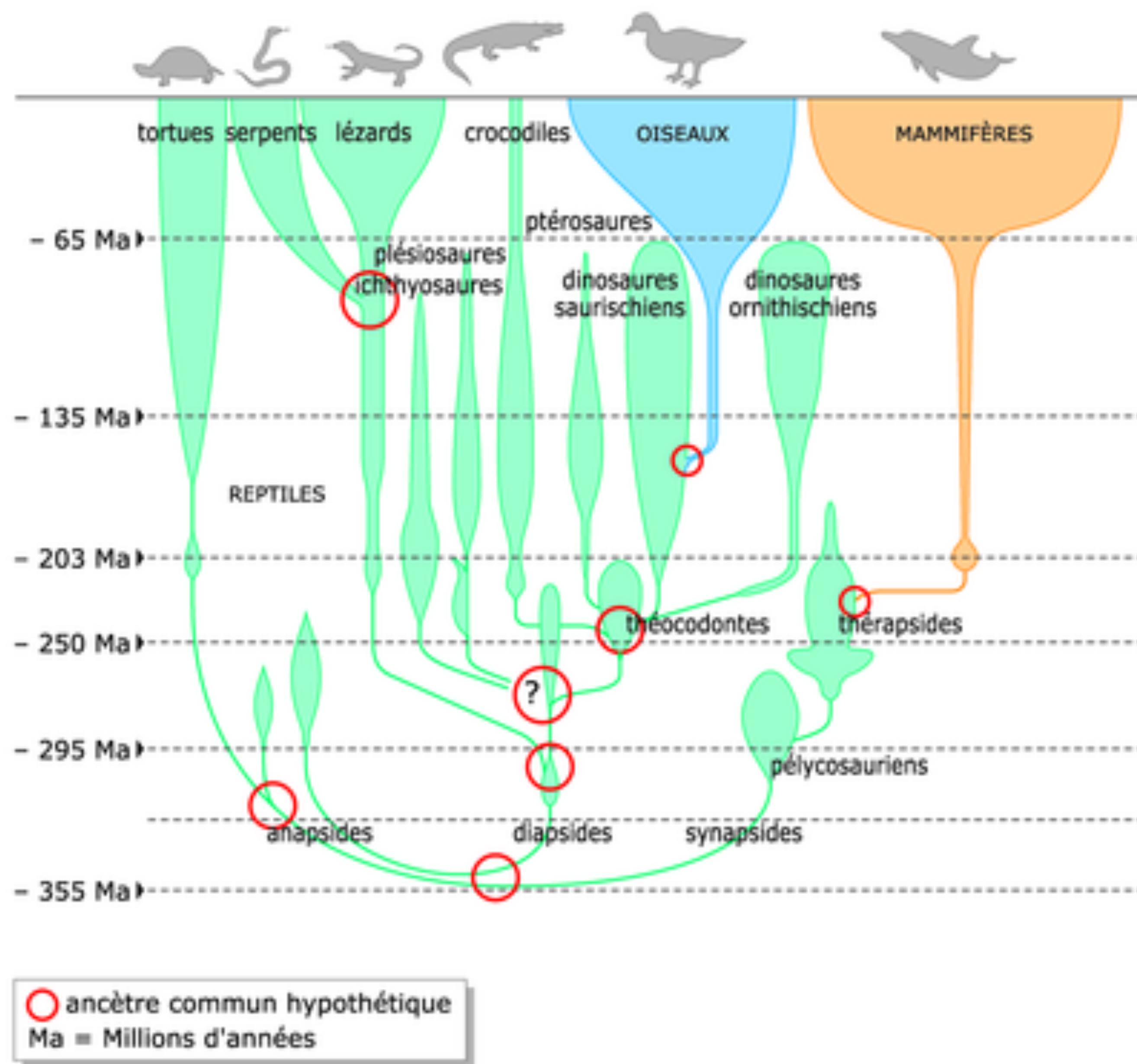
Chez les mammifères, corrélativement à l'apparition des phénomènes que je viens d'indiquer (gestation et allaitement) on voit apparaître quelque chose qui est très peu présent dans les autres espèces : on voit apparaître des affects (attachement).

Attachement et Dasein

Les affects (eux-mêmes à l'origine de l'attachement) sont une « invention » des mammifères, un peu comme la sexualité est une invention précoce des eucaryotes.

Et vous vous souvenez de l'importance que peut avoir l'affect dans l'ouverture du Dasein dont parle Heidegger, même si il le fait d'un tout autre point de vue.

Et, à partir de là, le dimorphisme comportemental entre le mâle et la femelle chez les mammifères, est orienté vers une préoccupation de la femelle à l'égard de sa progéniture. **Trait que l'on retrouve chez l'homme et qu'il est aussi absurde de nier que de nier qu'il peut être largement contrebalancé par les cultures que l'homme porte avec lui.**



La surface des figurés est proportionnelle au nombre d'espèces

Ouvre une épineuse question

Qui est au cœur des débats depuis cinquante ans au moins, qu'on peut résumer de la façon suivante (on peut faire remonter le point de départ de cette discussion au livre de Berger et Luckmann) : **quelle est la part biologiquement construite et quelle est la part socialement construite d'un comportement ?**

Quand, par exemple, une mère éprouve un sentiment d'attachement à son enfant (mais aussi, d'une façon générale, n'importe quel être humain pour n'importe quel autre), ou, au contraire, d'ailleurs, un sentiment de détachement ou de haine et d'hostilité, ce sentiment est-il le legs de notre nature ou bien est-il celui d'entre culture ? C'est une des grandes questions de la philosophie contemporaine.

Les fondements de la sociobiologie

En 1975, un entomologiste américain du nom de Edward Wilson, publie un livre intitulé *Sociobiology : the new synthesis*.

Il va, par cette publication, déclencher une intense polémique.

Il soutient, dans ce livre, que toutes les sociétés animales sont régies par les mêmes règles et que ces règles doivent être étudiées par une discipline spéciale : la « sociobiologie ».

La nature des édifices sociaux

Les édifices sociaux des insectes ne sont pas comparables aux édifices sociaux des humains parce qu'ils ne sont pas fondés, comme c'est le cas chez l'humain, sur des affects.

On peut en dire autant des édifices sociaux des grands singes qui ne sont comparables qu'avec beaucoup de précautions aux édifices sociaux humains parce que le singe n'a pas accès au langage symbolique qui caractérise l'humain.

La sexualité en tant qu'invention évolutive

Donc, pour résumer : la sexualité est une invention majeure de l'évolution et elle est responsable, pour une bonne part, de la diversité des espèces vivantes, l'homme compris.

Or, dans les études de genre (et cela commence déjà avec S de Beauvoir et c'est encore plus manifeste chez J Butler), la biologie est, le plus souvent, presque entièrement escamotée.

Autrement dit, la question que je viens de poser n'est pas posée mais une réponse lui est assénée sans qu'en soit véritablement examiné le caractère problématique.

Butler, *Trouble dans le genre*, 1990

« Le genre que l'on confond **naïvement** (plutôt que dans une perspective critique) avec le sexe, sert de principe unificateur du soi et maintient cette unité envers et contre le « sexe opposé » dont la structure est censée maintenir un parallèle mais aussi une cohérence oppositionnelle interne entre le sexe, le genre et le désir. »

Naïveté de la biologie

« Naïf » est le mot qui, ici, qualifie le raisonnement qui entendrait s'appuyer sur le constat de l'existence de deux sexes dans une grande partie du monde vivant pour en conclure à l'essence de la différenciation sexuelle, à l'essence du masculin et du féminin en ce qui concerne l'homme.

Tourner les identités traditionnelles en dérision

Butler entend promouvoir une mise en crise de l'idée d'un genre appuyé sur le sexe par le moyen de la dérision :

« L'anthropologue Esther Newton montre que la structure du jeu de rôle révèle l'un des mécanismes clés de la construction sociale du genre. Dans le prolongement de son travail, j'aimerais suggérer que le drag [celui qui ne se définit dans aucun genre] subvertit fondamentalement la distinction entre l'espace psychique intérieur et extérieur. En outre cette pratique tourne en dérision le modèle « expressif » du genre et l'idée qu'il y aurait une vraie identité de genre. »

Déstabilisation du genre

Selon elle, il faudrait « parodier les identités de genre » afin de déstabiliser les catégories héritées d'une longue tradition au cours de laquelle elles n'étaient pas discutées ou l'étaient seulement en référence au sexe biologique :

« Cette déstabilisation permanente des identités les rend fluides et leur permet d'être signifiées et contextualisées de manière nouvelle ; la prolifération parodique des identités empêche que la culture hégémonique ainsi que ses détracteurs et détractrices invoquent des identités naturalisées ou essentielles. »

Pour comprendre comment le genre est construit :

Butler va faire appel à une notion qui est empruntée à John Austin, dans *Quand dire c'est faire* (How to do things with words) de 1962.

On se souvient que chez Berger et Luckmann, « construction sociale » signifiait « sélection d'un mode d'être parmi l'éventail très large des modes d'être possibles d'un individu sous l'effet à la fois d'entraînement et d'empêchement que constituent les autres ».

Chez Butler, la cause est recherchée ailleurs. C'est la performativité du langage qui fait naître les catégories de genre.

Butler et la notion de performatif

« Si le corps ne relève pas de l'« être » mais consiste en une frontière variable, une surface dont la perméabilité est politiquement régulée, une pratique signifiante dans l'un des champs culturels de la hiérarchie de genre et de l'hétérosexualité obligatoire, quel langage nous reste-t-il alors pour appréhender cet acte corporel, le genre, qui constitue sa signification « intérieure » à sa surface ? Sartre aurait peut-être parlé de cet acte comme d'un « style d'être », Foucault comme d'une « stylistique d'existence » [...]. Prenons le genre comme un style corporel, un « acte », si l'on peut dire, qui est à la fois intentionnel et performatif—le terme « performatif » renvoyant ici au caractère « dramatique » et contingent de la construction de la signification. »

Performativité

C'est là une innovation de taille car aucune véritable justification n'en est donnée.

La performativité devient l'explication de toute « construction sociale » chez Butler. Et c'est la conséquence de l'incompréhension de la base phénoménologique de l'analyse de Berger et Luckmann.

Si vous ne disposez pas d'une compréhension de cette base, inévitablement, la tendance à la rabattre sur des notions plus familières, comme celle de performativité (qui peut s'interpréter dans le paradigme sémiotique), se présente.

L'explication du genre par le performatif

La notion de « performatif » a ainsi été promue au rang de notion explicative du genre.

Et les sociétés sont censées produire une normalisation des corps et de ce que ces corps désirent au moyen de cette performativité.

Il faudrait donc distinguer nettement ce qui relève du performatif de ce qui relève de l'expressif.

Le genre est-il l'expression de quelque chose qui le précède (selon l'explication courante) ou est-il une construction performativement produite ?

Expressif et performatif (Butler, Trouble dans le genre)

« La différence entre « expression » et performativité est cruciale. Si les attributs et les actes du genre, les différentes manières dont un corps montre ou produit sa signification culturelle sont performatifs, alors il n'y a pas d'identité préexistante à l'aune de laquelle jauger un acte ou un attribut ; tout acte du genre ne serait ni vrai ni faux, réel ou déformé, et le présupposé selon lequel il y aurait une vraie identité de genre se révélerait être une fiction régulatrice. Si la réalité du genre est créée par des performances sociales ininterrompues, cela veut dire que l'idée même d'un sexe essentiel, de masculinité ou de féminité—vraie ou éternelle—, relève de la même stratégie de dissimulation du caractère performatif du genre et des possibilités performatives de faire proliférer les configurations du genre en dehors des cadres restrictifs de la domination masculine et de l'hétérosexualité obligatoire. »

La naturalisation

L'opération que la performativité est censée contrer est la « naturalisation ».

Et, grâce à ce développement, on comprend mieux pourquoi la biologie est « escamotée » dans les récits qui sont proposés de « construction sociale du genre ».

En fait, le discours de la biologie est regardé en suspicion précisément parce qu'on le présume porteur d'une « justification naturaliste ».

Exemple évident : le cas de l'homosexualité. On présume que la biologie aura un discours normatif sur l'homosexualité en tant que celle-ci apparaît comme non féconde au point de vue de la reproduction.

Monique Wittig et la procès de la naturalisation

C'est surtout en invoquant le travail de Monique Wittig que Butler fait le procès de la « naturalisation » :

« Le langage ordinaire et scientifique propage l'idée de « nature » et naturalise ainsi l'idée de corps sexués, de même le langage de Monique Wittig défigure et reconfigure autrement les corps. Elle cherche à montrer que l'idée de corps naturel est construite et à offrir tout un ensemble de stratégies de construction, déconstruction et reconstruction des corps permettant de contester le pouvoir hétérosexuel. »

Une entreprise de « dénaturalisation » assumée

« L'assiduité avec laquelle j'entreprends de « dénaturaliser » le genre dans ce livre vient, je crois, du désir profond de contrer la violence des normes qui gouvernent le genre—une violence implicite au niveau des morphologies idéales du sexe—et aussi de déterrer les présupposés les plus tenaces concernant le caractère naturel ou évident de l'hétérosexualité, des présupposés pétris par les discours ordinaires ou académiques sur la sexualité. »

Pierre Bourdieu : La domination masculine, 1997

Bourdieu reprend, dans ce livre, le thème de la construction sociale des identités de genre, mais avec un angle d'approche précis, hérité principalement de l'analyse sociologique (même si Bourdieu est philosophe de formation et, à ce titre, est tout à fait en mesure d'apprécier l'apport de la phénoménologie dans la notion de construction sociale).

Et il va commencer par faire remarquer que ce qui apparaît comme « éternel » (le sexe biologique) est, en fait, ce qui a été « éternisé » par la conception qu'on en a.

Pierre Bourdieu

« Rappeler que ce qui, dans l'histoire, apparaît comme éternel n'est que le produit d'un travail d'éternisation qui incombe à des institutions (interconnectées) telles que la famille, l'Église, l'État, l'école, et aussi, dans un autre ordre, le sport et le journalisme (ces notions abstraites étant de simples désignations sténographiques de mécanismes complexes, qui doivent être analysés en chaque cas dans leur particularité historique), c'est réinsérer dans l'histoire, donc rendre à l'action historique, la relation entre les sexes que la vision naturaliste et essentialiste leur arrache—et non, comme on a voulu me le faire dire, essayer d'arrêter l'histoire et de déposséder les femmes de leur rôle d'agents historiques. »

Remarque de Bourdieu

Cette conception s'oppose déjà celle de Judith Butler en ceci qu'elle vise moins à appeler à des actions qu'à analyser les processus, souvent complexes et subtils, par lesquels se maintient un rapport entre les « genres » (que Bourdieu appelle aussi « habitus sexué »).

Il est assez sévère avec Butler (et ceci sans détour) :

« Ces « happenings » discursifs toujours recommencés que préconisent certaines théoriciennes féministes : ces ruptures héroïques de la routine quotidienne, comme les « parodies performances » chères à Judith Butler, demandent sans doute trop pour un résultat trop mince et trop incertain. »

Dans l'intervalle, la phénoménologie et la sociologie ont été oubliées au profit de l'idée de « construction sociale »

Autrement dit, ce qui a permis de construire le concept de « construction sociale », sa base phénoménologique avec tout ce qu'elle comporte comme méthodologie implicite ou explicite (le fait de revenir au vécu ou au comprendre - selon qu'on s'adresse à une phénoménologie husserlienne ou heideggerienne), tout cela a été oublié et ne peut vraisemblablement pas être restitué du fait de la formation très peu philosophique de ceux (souvent celles) qui manient ces concepts.

La notion de « construction sociale » prise sans précaution implique que ce qui relève du phénoménologique est purement et simplement transposé sur la nature.

C'est donc l'erreur inverse de celle que dénonçait Heidegger. Mais ce n'est pas parce qu'elle est « inversée » qu'elle en est moins une erreur pour autant !

Confusion du sémiotique et du phénoménologique

L'explication par la performativité c'est la réinterprétation de ce qui relève du paradigme phénoménologique au sein du paradigme sémiotique.

Elle procède donc d'une confusion (entre sémiotique et phénoménologie) favorisée ici par le fait que les auteurs qui manipulent la notion de « construction sociale de la réalité » ignorent son ascendance phénoménologique.

D'où l'importance d'un détour approfondi par la phénoménologie pour bien comprendre ce qui est en jeu dans la notion de construction sociale

Dans la phénoménologie, notamment chez Heidegger, on dénonce une tendance à plaquer sur le monde humain (sur le Dasein) des explications venues du monde substantiel et matériel qui nous entoure.

Mais dans ces interprétations qui relèvent du « constructivisme social », c'est désormais le monde substantiel et matériel qui est interprété à partir du monde humain.

C'est donc l'erreur symétrique à celle qui a été, à juste titre, dénoncée par la phénoménologie : cette fois, on plaque le mode d'être du Dasein sur « ce qui n'est pas à la hauteur du Dasein ».

Gayle Rubin

Au sujet de la figure de l'androgynie :

« Le rêve qui me semble le plus attachant est celui d'une société androgynie et sans genre (mais pas sans sexe) où l'anatomie sexuelle n'aurait rien à voir avec qui l'on est, ce que l'on fait, ni avec qui on fait l'amour. »

Critique de Freud

Freud n'a pas très bonne réputation dans le milieu des études de genre. Pourquoi ? Parce qu'il est accusé d'avoir soutenu des thèses « naturalistes » au sujet de la sexualité.

Comme on sait, le concept de « perversion » joue un rôle central dans les analyses de Freud (l'enfant, pour mémoire, y est défini comme « pervers polymorphe » cad atteint de toutes les perversions possibles). Or, la perversion se définit comme « plaisir pris à des actes qui ne sont pas ceux auxquels la 'nature' a attaché à la reproduction ».

Autrement dit : un plaisir associé à la reproduction est naturel. Inversement, un plaisir qui n'est pas attaché à la reproduction n'est pas naturel.

Dialogue entre Judith Butler et Gayle Rubin (Sexual trafic, 1995)

« Selon moi, Freud ne s'intéressait pas du tout aux « pervers » ou aux « invertis », la névrose et le prix psychique de la sexualité « normale » semblaient l'exciter bien plus. Qu'il soit intervenu dans la sexologie du début du XXe siècle a complètement obscurci le contexte dans lequel il écrivait et la mémoire de cette littérature passionnante et fascinante. En tout cas, au lieu de s'inspirer uniquement de Freud et de ses successeurs, je pense qu'il serait judicieux de retourner à cette littérature antérieure à la domination de la psychanalyse et de voir ce qu'on pourrait tirer des questions et du matériel saillants pour ceux qui, les premiers, ont fait de la diversité sexuelle leur objet d'étude principal.

J. B.–Et Foucault ? Je suppose qu'il vous a offert une alternative à la psychanalyse. C'est à peu près à cette époque que vous avez lu le premier volume de L'Histoire de la sexualité.

G. R.–Oui. Ce fut publié en anglais en 1978. Tout de suite, j'en fus comme aimantée. Comme vous le voyez sur l'exemplaire complètement annoté et tout écorné qui se trouve ici. C'était un livre très important. J'ai vraiment le sentiment que, du fait de sa stature indubitable, tout autre travail dans le champ de la sexualité est, après coup, mis à son crédit. Récemment, il y eut un débat, sur l'un des sites Internet des études gay, où fut attribuée à Foucault l'invention de la théorie du « constructionnisme social ».

Le procès en naturalisation est, en particulier, instruit vis-à-vis de la culture populaire

Ainsi, vous connaissez sans doute, le titre de la chanteuse de jazz Aretha Franklin « You make me feel like a natural woman » :

« Par exemple, quand Aretha Franklin chante : « Avec toi, je me sens une femme naturelle », ces paroles semblent d'abord suggérer qu'un certain potentiel de son sexe biologique s'actualise dans son adhésion à la position culturelle de « femme », comme signe de reconnaissance hétérosexuelle. Quelque chose de son « sexe » s'exprime ainsi par son « genre », alors reconnu et consacré sur la scène hétérosexuelle. Pas de rupture, de discontinuité entre le sexe comme fait biologique et l'essence, ou entre le genre et la sexualité. Pourtant Aretha paraît bien trop contente de trouver la confirmation de sa naturalité. On dirait, paradoxalement, qu'elle n'a pas le moins du monde oublié que rien ne garantit jamais cette confirmation et que l'effet de naturalité ne trouve jamais d'achèvement qu'au seul moment où s'accomplit la reconnaissance hétérosexuelle. Après tout, Aretha, dans sa chanson « je me sens comme une femme naturelle », nous suggère une sorte de substitution métaphorique, un acte d'imposture, une participation sublime et provisoire à l'illusion ontologique produite par l'opération, banale pour l'hétérosexuel, de faire un numéro de travesti. Mais que se passerait-il si Aretha me chantait cela à moi ? Ou à une drag queen dont la performance confirme en quelque sorte la sienne ? »

Gayle Rubin (à propos de Foucault)

« J'aimais tant de choses dans cet ouvrage : la brillance et la richesse descriptive de son écriture, sa réorganisation des concepts dominants de la sexualité, ses interprétations de Freud, Lacan, Reich et Lévi-Strauss, ses modèles du pouvoir social, ses idées sur la résistance et la révolution, la profondeur de ses engagements envers la causalité sociale et historique. Il a produit de nombreuses phrases merveilleuses, par exemple, sur la prolifération des perversions. Il me donnait des idées nouvelles, me fournissait un langage très vif et très clair et me confirmait dans l'idée que mes préoccupations personnelles du moment n'étaient pas complètement absurdes. Je fis quelques conférences sur l'émergence du lesbianisme moderne et de l'homosexualité, et beaucoup de mes auditeurs ont dû poliment penser que j'avais perdu la tête. Mais, découvrir que Weeks dans Coming out, et Foucault, dans L'Histoire de la sexualité, en arrivaient tous deux aux mêmes conclusions, comprenaient de façon semblable tout un ensemble de questions historiques et théoriques, fut pour moi un immense soulagement et m'aida à façonner la suite de mon travail. »

Eclipse de la phénoménologie

A quoi assiste-t-on, avec les thèses de la construction sociale du genre ?

A une reprise dans un cadre militant de thèses qui étaient initialement des thèses d'analyses de la culture.

L'un des éléments qui a favorisé l'éclipse de la phénoménologie est certainement la vogue du (post)structuralisme dans les années 1970 à 1990.

Inversion de ce qui est dénoncé dans *Etre et temps*

Le résultat c'est que ce qui est décrit par Heidegger dans *Etre et temps*, la tendance à interpréter le Dasein à partir de ce qui nous est le plus familier, c'est-à-dire du mode d'être substantiel des choses, cette tendance est ici inversée.

C'est maintenant le mode d'être du Dasein qui est prêté aux choses : c'est-à-dire qu'on leur suppose une plasticité qui les affranchirait de toute naturalité.

Le mode d'être des choses n'est en rien « naturel » (et il faut, à chaque fois qu'on le prétend, engager un procès en naturalisation), il est intégralement construit.

Si maintenant on prend du recul :

On voit se mettre en place une double polarisation.

D'un côté, la sociobiologie prétend rendre compte du social à partir du biologique (donc appliquer pleinement et sans aucune retenue critique le programme que Heidegger dénonce comme étant la tendance la plus fondamentale de toute la culture occidentale : tendance à comprendre selon la substance).

De l'autre côté, le développement de la notion de « construction sociale de la réalité » prétendent rendre compte du biologique à partir du social (appliquant la même consigne mais cette fois dans le sens inverse et n'étant, du même coup, pas plus conforme à l'esprit de l'analyse initiale).

La construction sociale de la réalité en débat

Dominique Lestel

Les origines animales de la culture
(2001)



Sébastien Lemerle

Le singe, le gène et le neurone
(2020)



D'un côté, on veut montrer que la culture humaine a ses racines dans l'animal (Lestel)

« Le regard trop exclusivement porté sur la recherche d'un propre de l'homme l'empêche de comprendre pleinement ce qui le lit intimement au monde organique. »

« le phénomène culturel est inscrit dès les origines dans le vivant, comme espace particulier de développement de la liberté et de l'individu. »

Rappel : les macaques de l'île de Koshima, au Japon

Le point décisif va se concentrer autour de la question de savoir si on peut ou non parler de « culture animale » et à quelles conditions

Dès l'automne 1955, lors de la réunion générale de la Société japonaise d'éthologie, Imanishi et Kawamura n'hésitent pas à parler de *culture* chez les singes sauvages japonais. L'observation continue. Au cours des années, onze à trente singes de la troupe plongent des patates dans l'eau. Le nouveau comportement se répand à travers la génération la plus jeune et dans les groupes apparentés à travers les lignées maternelles. F-111 ne s'est par ailleurs pas arrêtée là. Elle invente d'autres comportements. Pour séparer le sable et le blé, par exemple, elle les jette dans l'eau. Laver des patates devient un comportement de plus en plus populaire à Koshima. En 1956, onze macaques le pratiquent. Ils sont dix-sept en 1958. Trente-six en 1962. À cette époque, comme la troupe comprend cinquante-neuf membres, ce sont donc 73,4 % des singes qui s'y livrent. Quant au lavage du froment, en 1959, huit macaques recourent à cette pratique inventée par Imo. Ils sont dix-neuf en 1962. Quand Kawai effectue une recension des comportements culturels observés entre 1960 et 1962 dans

la troupe de Koshima, il remarque d'abord que quatre comportements nouveaux sont apparus dans cette troupe de macaques : le lavage des patates douces, le lavage du froment, le comportement de baignade et le quémandage (les singes tendent les mains aux visiteurs pour demander quelque chose). Kawai parle de « pré-culture » là où Imanishi en 1952 parlait de « culture », et Kawamura, en 1959, évoque une « sous-culture ». Le sens donné exactement à ces termes importe peu. Leur diversité reflète surtout la grande confusion qui prévaut pour caractériser cette plasticité comportementale de groupe qui intrigue les primatologues, ou plus exactement qui les ravit sans les surprendre outre mesure. De toute façon, aucune réflexion de fond n'est alors proposée pour comparer sérieusement cette diversité comportementale aux activités culturelles humaines.

Définition de la culture

Kroeber, A.L., & Kluckhohn, C. (1952). ***Culture: A critical review of concepts and definitions.*** « Culture consists of patterns, explicit and implicit, of and for behavior acquired and transmitted by symbols, constituting the distinctive achievements of human groups, including their embodiments in artifacts; the essential core of culture consists of traditional (i.e. historically derived and selected) ideas and especially their attached values; culture systems may, on the one hand, be considered as products of action, and on the other as conditioning elements of further action.

La culture est constituée de modèles de comportements, explicites et implicites, acquis et transmis par des symboles, constituant les réalisations distinctives des groupes humains, incluant leurs représentations dans des artefacts ; le noyau essentiel de la culture est constitué d'idées traditionnelles (c'est-à-dire historiquement dérivées et sélectionnées) et surtout des valeurs qui y sont attachées ; les systèmes culturels peuvent, d'une part, être considérés comme des produits de l'action et, d'autre part, comme des éléments conditionnant l'action future.

De l'autre, on veut montrer que l'interprétation biologique du social est une tendance elle-même sociale (Lemerle)

« Le biologisme contemporain est un discours ontologique et moral résumé par le diptyque mis au jour dans cette étude : biologisation du moralisme/ moralisation du biologique. Le moralisme (médical) justifié par le biologique renforce sa légitimité intellectuelle ; l'étude du fondement biologique des choses entraîne naturellement vers des considérations morales nimbées d'une aura universelle. »

— Le singe, le gène et le neurone: Du retour du biologisme en France (Science, histoire et société) de Sébastien Lemerle

Effet de masquage d'un paradigme sur l'autre

Les deux paradigmes dont nous suivons l'histoire sont donc toujours là, au coeur du débat.

Et on a commencé à voir comment l'un pouvait toujours venir masquer l'autre, comme c'est le cas dans les « études de genre » (et on pourrait ajouter d'autres types d'études qui se rattachent à la même méthodologie générale : je n'ai pris les études de genre que comme un exemple).

Exemple récent

Présenté par Aude Lancelin avec Laurent Alexandre, chirurgien et essayiste et François Meyronnis, écrivain et fondateur de « Ligne de Risque ».

<https://qg.media/emission/covid-gafas-transhumanisme-a-quoi-ressemblera-demain/>

Dialogue Meyronnis/Alexandre

F Meyronnis : « il y a des choses qui sont positivement impossibles »

Petite précision Kurtzweil : Raymond Kurtzweil qui affirme, dans un livre, que nous atteindrons prochainement (en 2034) la singularité qui correspond au moment où les machines déposeront les humains.

FM : « Implémenter une conscience humaine sur un support silliconique (informatique, donc) : c'est idiot, c'est bête ».

LA : « C'est bête à court terme mais pas forcément impossible à moyen terme ».

Réplique de LA : Homo Deus

LA : l'exemple de Jacques Monod qui s'est trompé dans une prédiction.

Petit explication sur le vocabulaire employé ici : « puissance démiurgique d'homo deux naissant ».

Homo Deus, homme dieu, fait référence au titre d'un livre de Yuval Noah Harari, sous-titre : une brève histoire de l'avenir.

C'est l'idée d'un futur dans lequel l'homme est dépassé par ce qu'il a lui-même créé.

NBIC : convergence des technologies (nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives).

Qu'est-ce qu'une conscience ?

FM : « qu'est-ce que c'est qu'une conscience ? Que signifie de la transférer une conscience sur un support silliconique ? »

Il suggère ensuite que nous ne faisons que refléter, dans nos raisonnements, ce qui nous impressionne le plus autour de nous : au XIXème siècle, c'était la machine à vapeur ; aujourd'hui l'ordinateur.

Tout ceci, dit-il, n'est que métaphore.

Réponse de LA : ce n'est pas une métaphore, un neurone fonctionne selon un mode binaire (autrement dit : comme une machine qui, elle-même, fonctionne sur un mode binaire).

Ce n'est pas une métaphore selon LA

Ce n'est pas une métaphore car : le « deep learning » fonctionne sur la base de réseaux de neurones et fonctionne très bien.

Référence à l'IA qui a, effectivement utilisé, l'expression « réseau de neurones » pour décrire l'architecture des systèmes qu'elle a pu développer.

« Il y a des gens, comme Hinton qui disent : il n'y rien de ce que fait un cerveau humain qui ne peut être fait par un réseau de neurones dans le futur. »

Le problème du réductionnisme

1) Il est curieux qu'il n'applique pas ici la même prudence qu'avec Jacques Monod quand ce dernier faisait des prédictions par la suite démenties.

2) Parmi les fondateurs du deep learning, d'autres disent le contraire : c'est le cas de Yann Le Cun.

Rien ne peut être réalisé par un réseau de neurones, y compris la conscience, affirme LA.

FM : « c'est un modèle réductionniste »

Exemple tiré de l'ADN

Réductionnisme: donc, des modèle réductionnistes peuvent marcher très bien en biologie.

FM : « L'ADN ne nous produit pas intégralement, c'est un modèle intellectuel, c'est une représentation. Il y a un ADN parce que nous le pensons. »

LA : « Non, il y a un ADN parce qu'il y a un ADN en biologie moléculaire, ce n'est pas une fiction [il aurait pu dire : « ce n'est pas une construction sociale », c'est une réalité biologique.

Régulation d'Homo Deus

FM : je ne pense pas que ça soit une fiction mais vous faites apparaître les choses en fonction d'un modèle théorique, lequel n'est pas indifférent à ce que vous faites apparaître. Nous pensons les choses d'une certaine manière, sous un certain angle. [vous retrouvez ici toute la critique de la phénoménologie].

LA : les bioconservateurs font prendre un retard dans la régulation de la technologie qui est un vrai sujet. Homo Deus ne peut pas être laissé seul.

Conclusion

L'opposition entre les deux paradigmes sémiotique et phénoménologique est présente dans un très grand nombre des débats contemporains, soit de façon explicite soit de façon plus implicite.

On a vu les débats sur le genre, les débats sur la culture et son explication biologique, les débats sur l'avenir de la technologie :

A chaque fois nous retrouvons, au fond de ces débats, l'opposition entre les deux paradigmes que nous avons suivis

Mais il y a un domaine dans lequel le débat se présente d'une manière différente

C'est le domaine de tout ce qui concerne l'informatique.

Pourquoi ? Parce que l'information est, de part en part, une création de l'homme qui certes s'appuie sur les propriétés de la matière, mais qui oriente ces propriétés au moyens de conventions qui sont déterminées par l'homme.

De ce point de vue, ce n'est pas du tout une science analogue aux science de la vie. Car la vie a été formée, certes à partir des propriétés de la matière, mais par une spontanéité qui échappe entièrement au genre d'approche d'approche que nous fixons déterminons.

On ne commande à la nature qu'en lui obéissant

En d'autres termes, le principe de Bacon « **on ne commande à la nature qu'en lui obéissant** » vaut pour la biologie mais pas pour l'informatique.

Car, dans ce domaine, c'est au contraire l'homme qui fixe intégralement les règles. En s'appuyant simplement sur les propriétés de la nature qui valent même à des échelles très réduites.

Les conséquences de tout cela sur ce que sont les réseaux sociaux seront à examiner.